

NOTES et glanures

ANTIQUITE

J.-P. VERNANT, P. VIDAL-NAQUET, *Mythe et Tragédie en Grèce ancienne* (texte à l'appui), Paris Maspero, 1972, 184 pp.

Sont réunies dans ce premier volume — on en annonce un second — sept analyses structurales de la tragédie. Ce genre littéraire qui naît à la fin du VI^e siècle à Athènes et meurt relativement vite (fin du V^e s.) permet, selon les auteurs, de mieux comprendre la société athénienne dans la mesure où il contient une triple dimension, sociale, esthétique et psychologique à laquelle le mythe sert en quelque sorte de support. Tel est le but de l'ouvrage : interpréter dans une perspective historique des œuvres qui, tout en appartenant au genre littéraire, ne peuvent être dissociées de leur contexte historique. Sont prises en considération, essentiellement, l'Oedipe-roi et le Philoctète de Sophocle ainsi que l'Oreste d'Eschyle.

D. P.

JOUGUET, P., *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, A. Michel, Paris, 1972, Coll. « L'évolution de l'humanité ».

L'ouvrage a été publié en 1926 et retrace l'épopée d'Alexandre le Grand, les vicissitudes de la conquête et les querelles sanglantes qui mirent aux prises les diadoques, les successeurs du Conquérant. Cette situation empêcha la constitution d'un empire universel. Rome, conquise par l'hellénisme sera le meilleur agent de la propagation de cette civilisation hellénistique dont les vestiges sont encore nombreux et sont remis à jour actuellement. L'ouvrage a, certes, vieilli mais reste utile par la multiplicité et la minutie des renseignements fournis.

P. B.

Le monde autour de ... L'an 33, La mort de Jésus-Christ, Paris, Larousse, 1972. Coll. « Monde et Histoire ».

Les mérites de cette collection ne sont plus à signaler.

Comme pour les autres volumes, une date pivot a été choisie. Par la lecture

de cet ouvrage, nos élèves découvriront qui était empereur de Chine, ce qui se passait du côté de la Tamise, de Babylone, ou de l'Inde à cette époque. Ils découvriront aussi que les instruments essentiels du chirurgien du XX^e siècle existaient déjà en Italie, en Inde au début de l'ère chrétienne, que la ville de Rome était déjà confrontée à l'épineux problème de la circulation...

La documentation iconographique particulièrement bien choisie et très suggestive reste d'excellente qualité.

Regrettons cependant l'absence de toute carte géographique.

Ouvrage à conseiller pour la bibliothèque des classes inférieures.

L.D.K.

CHEVALIER, R., *Les voies romaines*, Paris, Armand Colin, 1972. Coll. U.

La route a toujours été voie de pénétration et chemin de civilisation. Les voies romaines sont essentiellement stratégiques et économiques. Agent de l'impérialisme romain, elles servirent à la fois à la pénétration de la civilisation romaine et à l'unification de l'Empire. Dans l'introduction, l'auteur rappelle les origines des routes proto-historiques, lesquelles sont connues essentiellement par la mythologie ; les fouilles et les trouvailles archéologiques apportent bien souvent des suppléments d'information. Pour connaître ces chemins, de très nombreuses sources sont à exploiter : sources latines proprement dites, documents médiévaux, cartes et récits modernes, photos aériennes, etc. Les voies romaines ne sont pas uniformes. L'auteur distingue notamment les voies de grande liaison entre Rome et les cités importantes et les axes de transport et de jonction entre les différentes régions et en troisième lieu les routes urbaines proprement dites. A l'époque de Dioclétien, le nombre des routes est évalué à 372, soit 85.000 km. Il va de soi que le sujet n'a pu être qu'effleuré de quelques mots, de schémas et de cartes. La route n'est ni statique ni morte ; elle s'anime d'une vie fort variée, transport des marchandises, transmission des informations et des nouvelles, liaison entre les postes militaires, liaison entre les éléments de la

circulation fluviale et maritime, service de l'annone, service de douanes, etc.

Une très copieuse bibliographie accompagne l'ouvrage qui ne manquera pas de retenir l'attention des professeurs de latin et d'histoire mais aussi des chercheurs locaux qui travaillent sur le terrain.

P. B.

J.-R. PALANQUE, *Le Bas-Empire*, Paris, P.U.F., 1971, 125 pp. (Que sais-je ? n° 1455).

Présenter le Bas-Empire en 125 pages peut paraître audacieux, et cependant J.-R. Palanque a mené cette tâche à bien. Que recouvre le concept de Bas-Empire ? La nuance péjorative, contenue dans l'adjectif *BAS*, qui n'existe pas, notons-le, dans les terminologies anglaise (*later Roman Empire*) et allemande (*spät-römisches Reiches*), est depuis plusieurs années corrigée : si des affaiblissements, dans certains domaines, sont évidents, il faut constater que des améliorations, des modifications sont intervenues au cours de cette période de sorte que le mot changement est préférable au terme décadence. Ces mutations, sociales, politiques, économiques et religieuses interviennent entre la fin du II^e siècle et la fin du III^e siècle après J.-C. L'accent est mis sur les structures nombreuses qui annoncent le moyen âge ou même qui subsistent encore au XX^e siècle. Nous songeons par exemple à l'organisation de l'Eglise, à l'apparition d'une dualité du pouvoir — spirituel et temporel — dont les rivalités et les luttes sont toujours d'actualité. Nous pensons aussi, en ce qui concerne le domaine économique, aux premières dévaluations, aux premières hausses des prix, à la rareté du numéraire qui annoncent l'économie fermée du haut moyen âge, etc. (Ensemble de problèmes qui rappellent *mutatis mutandis*, les difficultés du même ordre que connaissent nos Etats modernes). Il n'était pas possible de faire un examen détaillé de ces questions. L'ouvrage de J.-R. Palanque pourra servir toutefois de point de départ à une recherche plus approfondie. Celle-ci sera encore facilitée par l'orientation bibliographique, sommaire mais essentielle, qui complète cet ouvrage.

D. P.

ART, ARCHEOLOGIE ET ARCHITECTURE

BIBBY, G., *Dilmoun, la découverte de la plus ancienne civilisation*, Paris, Calmann-Lévy, 1972.

L'archéologie contribue grandement à la connaissance du passé et à la remise à jour des sites anciens. Dans le cas présent, elle nous conduit dans un site connu surtout des sumérologues, à Dilmoun, le long du golfe Persique, dans les émirats riches en pétrole. Part en 1953, pour fouiller « le plus grand cimetière préhistorique du monde », l'auteur a travaillé sans discontinuité pendant près de vingt ans avec des équipes d'archéologues danois. Après avoir fouillé l'îlot de Bahreïn, il est arrivé à l'hypothèse que ses découvertes appartenaient à une civilisation inconnue et que cette civilisation inconnue était celle de Dilmoun. Mais la découverte du site n'était pas suffisante ; il convenait aussi de replacer cette civilisation dans son évolution historique. Au II^e millénaire, Dilmoun était un centre important de commerce entre la Mésopotamie et les civilisations de la vallée de l'Indus. A Dilmoun, on entreposait des produits originaires du pays de Makan (pays le long du golfe d'Oman ?), du bois de palmier, des pierres et notamment de la diorite et du cuivre ; ces produits étaient échangés contre de la laine. A ces matières premières, lourdes et volumineuses, s'ajoutaient encore des produits précieux et notamment le lapis-lazuli, de l'ivoire, et de la cornaline. A son rôle d'entrepôt s'ajoutait un facteur très favorable, Dilmoun servait de point d'eau potable et assurait le ravitaillement en eau des navigateurs de la région. Les fouilleurs ont également établi que les ruines et vestiges de l'île de Faylika, en face de Koweit, appartenaient à cette civilisation de Dilmoun ; qu'au Sud, dans l'émirat de Abou Dhadi, existait une autre civilisation et que plus à l'intérieur des terres au pied des monts Mascate, les ruines (environ — 3500) étaient de la même civilisation et qu'il s'agirait d'un poste avancé de la civilisation de Makan. Mais il y a aussi le grave problème de l'origine, de la naissance des civilisations de la Mésopotamie : la culture d'Obeid est-elle née en Arabie orientale pour s'étendre jusqu'en Mésopotamie ? faut-il faire crédit à la légende sumérienne suivant laquelle

un pêcheur du golfe Persique a apporté l'agriculture en Mésopotamie ? Voilà des questions fort importantes que des recherches ultérieures devront résoudre.

L'ouvrage est une chronique familière des différentes fouilles réalisées dans le pays de l'Eden, où le survivant du Déluge devenu immortel s'était installé. C'est là que le héros Gilgamesh, en quête d'immortalité, était venu chercher en vain « la fleur de l'immortalité ».

P. B.

GRANT, M., *Cités du Vésuve*, Hachette, Paris, 1972.

Il y a environ deux mille ans que le Vésuve a enseveli les cités de Pompéi, Herculanium et Stabies. Depuis leur redécouverte, au début du XVIII^e siècle, elles n'ont cessé de susciter l'enthousiasme, l'intérêt et l'admiration des archéologues, des érudits et des visiteurs. L'auteur visiblement séduit par les lieux, souhaite dresser un tableau de la vie de ces cités au moment de la catastrophe. Retracer l'histoire de ces lieux, c'est retracer aussi l'histoire de la Campanie et l'établissement des différents peuples, Grecs, Samnites, Etrusques, Romains. Dès le début du III^e siècle, Pompéi et Herculanium font partie de l'Etat romain. L'étude des ruines est réalisée suivant différents thèmes : les lieux de réunion, les lieux de culte, les demeures particulières en ville et à la campagne, la décoration de ceux-ci (fresques, mosaïques, mobilier, etc.) les activités fondamentales, économiques, publiques et privées. Pompéi dont la surface a été évaluée à 64 ha comptait environ vingt mille habitants. Les fouilles ont révélé l'existence du plus ancien plan urbain systématique, datant du V^e siècle avant J.-C., plus important système de fortification préromain, d'un amphithéâtre antérieur à celui de Rome. Il semble que sa construction se situe entre 80 et 65 av. J.-C. et qu'il ait succédé à un édifice en bois. La construction des gradins de tuf du théâtre remonterait aux premières années du III^e siècle av. J.-C. Les édifices révèlent donc une antériorité certaine par rapport à ceux de la capitale. Les œuvres d'art pompéiennes nous permettent la connaissance des écoles de l'art hellénistique des quatre derniers siècles avant le Christ. Les deux villes sont aussi les meilleurs témoins de la vie à l'époque républicaine tant dans les domaines de la

vie courante (par exemple, l'usage du pain ne se répand en Italie qu'au II^e siècle), de la vie religieuse (dans ses formes privées, officielles et affectives, de l'urbanisme, de l'art en général, de la vie publique et privée. L'ouvrage est très copieusement illustré (photos, schémas, plans de villas, cartes, etc.). Il sera le bienvenu dans les bibliothèques de classe. Il pourrait servir à une première approche de la civilisation romaine.

P. B.

PHILIPPE, J., *Liège, terre millénaire des arts*, Librairie Halbart, Liège, 1971.

L'auteur tente de restituer le visage historique de Liège et de la Terre liégeoise à travers mille ans d'activité artistique. Ancien professeur à l'Université de Montréal, conservateur des Musées d'Archéologie et des Arts décoratifs de Liège, Monsieur Philippe était mieux que quiconque à même de nous donner cet ouvrage que beaucoup souhaitaient. De l'art majeur qu'est l'architecture, il subsiste peu de documents pour les périodes anciennes, mais ce qui nous reste a une valeur inestimable. Les trésors des églises, des musées recèlent maints objets : orfèvrerie, ivoires, verrerie, mobilier, etc. de toute beauté. Pour s'en convaincre, il n'est que de feuilleter l'ouvrage. Une abondante illustration de très haute qualité permet à chacun de mesurer l'apport capital de l'art liégeois à l'art national et international, dont seize planches hors-texte en quadrichromie. Ceux qui souhaiteraient compléter leur information trouveront une bibliographie copieuse in fine de l'ouvrage. Retenons aussi la liste des objets et monuments mosans et liégeois se trouvant en dehors de Liège, en Belgique ou à l'étranger. Nous nous en voudrions de ne pas rappeler que ce très bel ouvrage a été réalisé par la maison d'édition Halbart, une maison amoureuse du passé. Enfin, grâce à cette conjonction, nous possédons un excellent ouvrage concernant notamment le XVIII^e siècle liégeois. Nous souhaiterions vivement voir ce volume dans les bibliothèques des écoles secondaires.

P. B.

C.-M. TERNES, *En Rhénanie à l'époque romaine (I^{er} au IV^e siècle)*, Paris, Hachette, 1972, 399 pp., fig., plans (La Vie Quotidienne).

Pendant longtemps, l'archéologie militaire, l'histoire, les vicissitudes des légions du Rhin ont presque exclusivement intéressé les archéologues allemands. L'archéologie civile, entendons par là tout ce qui concerne la vie quotidienne, souffre, par conséquent, d'un manque de documentation que les recherches futures, sur le terrain, combleront très certainement. L'ouvrage de C.-M. Ternes constitue donc un outil précieux dans la mesure où il est une synthèse brillante, précise de tout ce que nous savons concernant la civilisation en Rhénanie. Par ce terme, Rhénanie, il ne faut pas comprendre la province romaine de Germanie, mais la Rheinprovinz, aux limites plus restreintes telles qu'elles furent définies en 1818.

L'auteur s'est donc laissé influencer par l'habitude adoptée aux XIX^e et XX^e siècles d'étudier le fait gallo-romain dans ce cadre : il a eu tort, me semble-t-il, car ce découpage « moderne » d'un ensemble « antique » ne peut être qu'artificiel. Le manuel débute par un bref résumé de l'histoire romaine de la Rhénanie, se poursuit par un important chapitre consacré au réseau routier : il y est précisé, c'est une tendance générale et louable de ce livre, ce que les Romains ont hérité des indigènes. On a trop fréquemment considéré, en effet, la conquête comme une rupture ou même comme un début. Or, il existait, pendant l'indépendance, un réseau routier dense et efficace. Comment expliquer sinon les déplacements rapides des légions de César à travers la Gaule, comment expliquer aussi l'utilisation de chars par les Celtes (ceci est attesté par les mobiliers funéraires). Depuis le VI^e siècle avant J.-C. d'ailleurs, des relations économiques avec le bassin méditerranéen ont existé et ce ne sont pas les voies fluviales qui peuvent toujours expliquer la présence d'objets étrusques, grecs ou italiens dans les tombes princières celtiques. L'apport romain fut surtout important dans le domaine des techniques de construction, dans l'édification d'ouvrages d'art, dans la rationalisation et l'organisation du territoire. Ce que nous venons de dire est valable également pour l'habitat.

Il y eut syncrétisme entre des données d'indigènes (le plan) et un apport technique romain (hypocauste, emploi de matériaux nouveaux, etc.).

D'autres chapitres ne manqueront pas d'attirer l'attention : celui consacré à la

religion (dans ce domaine également, le substrat indigène, de mieux en mieux connu, se révèle important), celui dans lequel est étudiée la vie économique (économie rurale, l'artisanat, le commerce, les moyens de transport, etc.).

J'ajouterais encore que ce beau livre comporte une série de plans et figures, mais que conformément aux usages de la collection, il ne compte aucune illustration. Un répertoire bibliographique imposant permettra, éventuellement, d'approfondir l'une ou l'autre question.

D. P.

Ardenne et Famenne, Art, Archéologie, Histoire, Folklore, mai 1972.

Cette revue consacrée à l'art, à l'archéologie, à l'histoire et au folklore de l'Ardenne et de la Famenne se donne pour mission de faire connaître ces différents aspects du passé. La dernière livraison comprend trois articles : l'un consacré à *Hotton préhistorique*, le second aux *Bornes de la terre de Saint-Hubert*, aux XVI^e et XVIII^e siècles, le dernier analysant des *pratiques sacramentelles* à Bure en Famenne au XVII^e siècle. Les autres rubriques sont copieuses et offrent un panorama de problèmes plus spécifiquement propres aux régions de l'Ardenne et de la Famenne : fouilles et découvertes et notamment celles de Grand-Halleux, de Bellevaux et de Bras-Haut. Les nombreuses analyses de livres et d'articles locaux peuvent éclairer les leçons des professeurs de la région dont le travail est rendu pénible, parfois par l'éloignement des centres de documentation.

Il n'est pas sans intérêt pour les autres d'en prendre connaissance. Relevons entre autres une note de G. Trausch, *Structures et problèmes agricoles du passé* ainsi que des notes relatives à la sorcellerie, révélatrices des mentalités paysannes.

P. B.

EYDOUX, H.-P., *Châteaux fantastiques*, t. 4, Flammarion, Paris, 1972.

Bien connu des amateurs des monuments et des sites anciens, l'auteur continue sa mission, à savoir faire connaître, aimer et sauver les édifices anciens. Sous sa plume, le passé resurgit et s'anime. Ce volume sort du cadre spécifiquement français ; 16 ruines sauvages nous

sont présentées ainsi que le château de Vianden au Grand-Duché de Luxembourg et les édifices fortifiés du Liban. L'intérêt de la présentation serait plus grand si l'ouvrage était accompagné du plan de chaque édifice. Lors d'une édition postérieure, ne serait-il pas utile de rassembler les édifices par région ? Lors de ses incessantes recherches, l'auteur pourrait-il procéder au recensement et à l'étude des bâtiments d'architecture civile (rurale et urbaine) mais aussi fermes, granges, pigeonniers, forges, bâtiments industriels, etc., ils sont souvent mal connus, mal aimés et aussi fort remaniés et dégradés malgré l'intérêt historique et humain qu'ils présentent.

P. B.

DUVAL, P.-M., *Paris antique*, Hermann, Paris, 1972.

Résumé mis à jour d'une thèse *Paris antique, des origines au III^e siècle*, ce petit guide pourrait servir de modèle à bien des ouvrages du genre.

Oppidum gaulois, Lutecia, nom plus récent de Lucotecia, fut fondée dans l'île de la Cité. L'arrivée des armées romaines ruina cette cité dont la prospérité et le haut degré de civilisation ne nous sont plus attestés que par la très belle série de pièces d'or. De l'oppidum, il n'a rien été retrouvé. La double cité du haut-empire, axée sur le cardo, l'actuelle rue Saint-Jacques, était reliée à Sens et à Orléans. De cette cité, on a retrouvé des vestiges assez nombreux, dont les plus beaux sont, sans aucun doute, les thermes du musée de Cluny. Il serait cependant injuste d'omettre les vestiges des autres édifices publics (forum, thermes du Nord et de l'Ouest, amphithéâtre, nécropole, etc.). Le plan de la ville dans l'île, sur la colline, la maquette de la cité du haut-empire romain, des photos des sites fouillés, des plans des édifices et des reproductions des sculptures constituent une documentation importante. Il convient de signaler aussi la présence de textes allant de César à Baudelaire.

Un guide que tous les visiteurs et les curieux du passé de la capitale française se doivent d'acquérir.

P. B.

WATHELET, G., *Guide d'architecture*, Bruxelles, 1890-1972, Ministère de la Culture française, Imprimerie Laconti, 1972.

Ce petit guide bilingue (français-anglais) se propose de mieux faire connaître l'architecture contemporaine de la capitale depuis 1890. Il omet donc volontairement les œuvres néo-classiques ou les réalisations éclectiques en se tournant vers l'étude de « l'art nouveau ». L'ouvrage résulte d'une heureuse initiative de la Société belge des Urbanistes et des Architectes modernistes. Trois périodes rythment la découverte de cette architecture, cadre de notre vie ; 1890-1914, période dont les œuvres les plus représentatives sont celles de Hankar, Van de Velde, Horta. Entre 1918 et 1940, on assiste à la naissance des cités-jardins dont on conserve quelques exemples à Berchem, à Boitsfort, à Anderlecht, etc.

Mais les architectes réalisent aussi de nombreux bâtiments d'habitation, buildings, édifices fonctionnels, entre autres le Shell building, les établissements Citroën, etc. Les constructions postérieures à 1945 sont souvent anonymes et peu originales. Il existe cependant des « œuvres d'art », souvent isolées manifestant « un certain culte de la personnalité, soit de l'architecte, soit de l'habitant ». Plus de trois cents documents iconographiques et une carte-plan de la ville permettent un accès rapide à la connaissance architecturale de la ville.

P. B.

QUENNELL, P., *L'Angleterre romantique, écrivains et peintres 1717-1851*, Chêne, Paris, 1972.

L'Angleterre des XVIII^e et XIX^e siècles, est un monde à part, un monde qui paraît fort étonnant et fort étrange aux continents, un monde dynamique ; ce dynamisme et ces audaces ne se marquent pas seulement dans les domaines techniques, économiques ou sociaux. L'esprit romantique se développe très tôt dans la littérature (poésie et roman) ainsi que dans la peinture. Dès le début du XVIII^e siècle, à l'époque de notre Siècle des Lumières, l'esprit romantique se manifeste et se révèle par son goût marqué pour les expériences hors du commun, allant du monde des rêves et des cauchemars à celui du subconscient et du sommeil. L'obsession de la jeunesse paraît être née à cette époque, et nous la retrouvons encore. Le sentiment de la solitude, de l'oppression, l'attitude contestataire face à la mort, à l'amour, à la morale courante se retrouvent chez de

très nombreux artistes. Les excès ou les expériences les mènent parfois jusqu'au déséquilibre confinant à la folie.

L'ouvrage est illustré de très nombreux dessins, reproductions de peintures essentiellement en noir et blanc, etc., mais ce n'est pas seulement un recueil de poèmes et de photos. Il ouvre des perspectives intéressantes sur le romanisme et sur l'Angleterre des révolutions.

P. B.

DEMOGRAPHIE

POUNDS (N.J.G.), *Population and settlement in the Low Countries and Northern France in the Later Middle Ages*, dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. XLIX, 2, 1971, pp. 369-402, 9 fig. et cartes.

Se servant des travaux des historiens belges et français sur les dénombrements de foyers en Brabant, dans le Luxembourg, le Hainaut, la Flandre, le Namurois, Liège, l'Artois, la Picardie, l'auteur s'attache, malgré les lacunes, les imprécisions et le manque d'uniformité des sources, à dégager le chiffre brut de la population, sa densité, ses relations avec la croissance économique. Il distingue selon des critères géographiques six régions : le sud du Luxembourg et le nord de la Lorraine, le haut plateau d'Ardenne-Eiffel, les plateaux limoneux du centre de la Belgique, la plaine flamande, la Campine, le nord de la France, et dégage pour chacune d'elles la densité, la localisation et les caractères du peuplement. Celui-ci a atteint avant la Grande Peste le maximum permis par le niveau des techniques agricoles. Nos régions ont moins souffert que le reste de l'Europe de la dépression démographique du XIV^e siècle, mais n'ont cependant pas retrouvé dans la seconde partie du XV^e le niveau de peuplement des environs de 1300. Les régions les plus denses sont la Picardie, la Flandre occidentale, le nord du Brabant, le sud du Brabant, la Hesbaye liégeoise, et le Bas-Escaut. La densité diminue graduellement vers les Ardennes et la Campine. Au sud du massif ardennais, elle croît modérément, cette région restant isolée du reste des Pays-Bas qui n'y ont pas envoyé leur surplus démographique. Les Pays-Bas sont avec le nord de l'Italie les zones

les plus urbanisées d'Europe à la fin du moyen âge. Il est bien difficile de déterminer quand une agglomération peut être considérée comme ville et la part que celle-ci prend dans l'activité agricole et, par conséquent, sa dépendance non seulement à l'égard du plat pays, mais encore d'importations venant de régions plus lointaines pour son approvisionnement alimentaire. La Flandre et le sud du Brabant semblent avoir dépendu de l'arrivée des grains du Hainaut, de l'Artois et de la Picardie, sinon d'arrivages maritimes. L'auteur insiste sur les raisons diverses (ressources agricoles, industrie rurale, voies de communication) selon les lieux qui peuvent rendre compte de la densité et de la concentration du peuplement. Ses observations sont toujours nuancées et parfois restrictives. Avec ses réserves, on peut accepter, jusqu'à ce que de nouveaux travaux viennent le préciser, le tableau qu'il présente de la répartition de la population de nos régions à la fin du moyen âge.

J. D.

François LEBRUN, *Les hommes et la mort en Anjou aux 17^e et 18^e siècles. Essai de démographie et de psychologie historiques*. Ed. Mouton, Paris, La Haye, 1971, 562 p., in 8°. Ecole pratique des hautes études - Sorbonne. VI^e section : sciences économiques et sociales. Centre de recherches historiques.

L'homme se nourrit, l'homme se soigne, l'homme devant la mort ! Autant de rubriques du cours d'histoire dans l'enseignement rénové qui pourront être étoffées, renouvelées grâce à la richesse de ce gros volume, les données fournies pour l'Anjou étant en grande partie valables pour d'autres régions d'Europe occidentale.

Trois parties dans cet ouvrage : la première, intitulée *Le pays et les hommes* fournit les données indispensables de géographie et d'histoire économique et sociale — la deuxième, *Les hommes et la mort*, éclaire la démographie de l'Anjou, évoque non seulement la mortalité et ses causes, mais aussi la lutte contre la mort et les moyens qu'elle requiert (personnel médical, équipement hospitalier, remèdes) — la troisième, *Les hommes devant la mort*, fait connaître l'attitude de l'homme devant la maladie, la mort, l'au-delà.

Les deux premières parties se retrouvent, même si elles ne sont pas toujours présentées de manière aussi fouillée ni aussi claire, dans la plupart des études de démographie historique. La troisième partie par contre, est, me semble-t-il, beaucoup moins fréquemment traitée alors qu'elle aborde un aspect fort important de l'histoire des mentalités. De plus, rares sont les études de ce genre qui concernent une région aussi vaste ; beaucoup se limitent à une ville, à un village ; ici, les enquêtes portent sur un territoire relativement étendu et fort diversifié, ce qui permet des comparaisons nombreuses et suggestives. Enfin, ce travail met en évidence certaines des transformations importantes qui, avant 1789, apparaissent dans la deuxième moitié du 18^e siècle, qu'il s'agisse de l'organisation de la lutte contre les épidémies ou de « l'évolution vers la désacralisation de la maladie et de la mort » (p. 435). Il faut y insister, car si l'ébauche de profonds changements qui caractérise le 18^e siècle apparaît déjà dans bien des travaux historiques, elle est encore trop souvent négligée dans notre enseignement.

E. T.

SALLERON, L., *Essai sur le principe de population*, Malthus, Hatier, Paris, 1972, coll. Profil d'une œuvre, n° 204.

Ce petit ouvrage vise à donner une idée générale critique d'une œuvre importante, mais dont l'accès n'est pas toujours très aisé. Une courte biographie de l'auteur, un résumé critique de l'œuvre, des extraits de celle-ci, l'exposé des idées fondamentales, une bibliographie générale, constituent le dossier.

Rappelons deux autres titres de cette collection, GALBRAITH, *Le Nouvel Etat Industriel* et KEYNE, *Théorie générale*. Ces volumes sont aisément utilisables dans les sections des Sciences humaines, mais ils rendront aussi des services aux élèves des classes supérieures.

P. B.

CHAUNU, Pierre, *Malthusianisme démographique et malthusianisme économique, réflexions sur l'échec industriel de la Normandie à l'époque du démarrage*, dans *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, t. 27, p. 1-19, Paris, Colin, 1972.

Au XVIII^e siècle, la Normandie réunit toutes les conditions nécessaires pour

faire d'elle une autre Angleterre sur le plan économique. Or, cette province marque par rapport à la France une certaine stagnation. La cause en est liée au malthusianisme démographique. Bien équipé sur le plan industriel dès le XVI^e siècle, orienté vers les productions industrielles de haut luxe, pourvu d'un équipement portuaire de valeur, attentif à prendre le tournant du coton, stimulé par une minorité protestante et un catholicisme éclairé, proche de Paris, important marché, le Normand du XVIII^e siècle « regarde pousser l'herbe verte ». La révolution industrielle attendue logiquement se résout en une « fabrique de viande » basée sur le « couchage en herbe ». Depuis le Moyen Age, la Normandie est un pays « plein », fortement peuplé, or, au XVIII^e siècle, sa population est vieille, et les intervalles intergénéraliques font apparaître un comportement malthusien que la réduction de l'optimum de peuplement dû à la pratique des enclotures, liée à l'élevage, encourage. La pratique de l'ascèse familiale, encouragée par l'Eglise méfiante à l'égard de la sexualité, traduit cette situation et entraîne l'arrêt de la croissance démographique que ne comble ni la diminution des décès ni l'immigration bretonne, importante, mais qui adopte la même attitude malthusienne dans le « mourroir » normand. Cette mentalité persévère alors que, au XIX^e siècle, on est partout à la croissance.

Est-ce l'histoire ici qui éclaire le présent ou le présent qui influence la perception historique ? Les deux sans doute, mais les recherches d'histoire quantitative, convenablement menées, comme elles le sont par l'équipe de P. Chaunu sont certes de nature à restituer à l'histoire une valeur utilitaire dans le domaine de la compréhension des phénomènes sociaux, économiques, politiques, que certains historiens ont négligée, ouvrant ainsi la voie au rejet de l'histoire considérée comme matériau inutile.

R.V.S.

J.-F. FAURE-SOULET, *De Malthus à Marx. L'histoire aux mains des logiciens*, Gauthier-Villars, coll. Techniques économiques modernes, n° 32, 258 p.

Le sous-titre de cet ouvrage (« L'histoire aux mains des logiciens ») indique clairement le sens de l'exposé : faire l'analyse de la pensée économique au

« Siècle de l'histoire » et de la philosophie de systèmes.

Cette étude doit être rangée à côté de celles — trop rares, hélas ! — qui envisagent la théorie économique, à travers l'évocation historique, dans le but de rendre, sous un de ses aspects particuliers (économique, historique, philosophique, etc.) un courant de pensée qui ne nous est connu que par la déformation de l'usage que ses successeurs en ont fait. Double fonction donc, documentaire et analytique de cet ouvrage dont il faut saluer l'opportunité.

On doit regretter toutefois (malgré une première partie qui situe l'objet dans son contexte historique — révolution industrielle en Europe — et idéal) que les économistes ne soient étudiés de manière critique que *in se* et non en fonction de la contribution nouvelle de chacun. Celle-ci devant être perçue *dans l'analyse même*, dans le mouvement de l'histoire et dans la différence de perspective avec les théories antérieures.

Certes, la critique n'est pas générale, car il existe un effort certain de globalité dans la méthode et de distance à l'égard du sujet traité. Ce que l'auteur cherche à montrer, c'est que l'échec des explications données par les économistes du XIX^e siècle est le résultat du sentiment de finitude humaine perceptible dans leurs travaux. Sentiment de finitude des classiques (Malthus, Ricardo, J.-B. Say et J.S. Mill) dont la méthode déductive a « pour prolongement normal une doctrine d'inaction » et pour corollaire un conservatisme de plus en plus accentué ; et des auteurs historisants à qui de nouveaux déterminismes, malgré l'effort de synthèse qui se fait jour, masquent la voie de l'histoire réelle. Aucune école n'a réussi à intégrer l'effort de création de l'homme.

Après avoir ainsi défini son objectif, M. Faure-Soulet analyse dans le détail les travaux des grands économistes. Comme le suggère le titre, de Malthus à Marx : Malthus dont il dissèque la « pensée complexe » en ce qui concerne la théorie de la valeur et de l'échange (le paradoxe de Malthus repris par Keynes), de la répartition (les conséquences de la loi des débouchés, liée à l'analyse de la rente) et de la croissance, où Malthus fait figure de précurseur ; Marx enfin, qui clôt le chapitre consacré aux « non-classiques » (après List et Sismondi et la dialectique proudhonienne) et dont il met bien en valeur la volonté de voir dans l'économie,

tout au long de ses analyses, le fondement des conditions sociales. Marx renouant avec la tradition classique dans sa détermination à considérer l'homme comme objet, mais s'en éloignant en permettant, le premier, à l'homme une libération créatrice déduite par la théorie.

L'auteur est parvenu à dégager clairement l'originalité de la pensée des économistes qu'il analyse, c'est ce qui fait la force de l'ouvrage. Mais trop préoccupé par l'aspect utilitariste de la science économique (d'où son mépris, ce qui ne l'empêche pas de les prendre en considération, pour les utopistes), il ne dégage de l'analyse de la pensée abstraite qu'un constat d'échec qui ne serait que partiel s'il avait mis l'accent sur la dialectique des idées. Finalement, alors qu'il envisage (très schématiquement) le creuset historico-philosophique dans lequel sont nées ces pensées en laissant par là pressentir sa méthode il oublie son objectif premier (qui ne semblait pas être de donner un tableau général) et limite son étude à l'analyse de la pensée de certains auteurs dont il limite le nombre. Il en résulte presque instantanément un sentiment de déception. Une autre forme de travail eût sans doute donné des résultats plus optimistes qui consisteraient, après analyse, à dégager une théorie historique de l'économie, quitte pour nous à en faire la critique.

Chez M. Faure-Soulet, l'effort de synthèse est sous-jacent (et il naît automatiquement dans la pensée du lecteur dans la mesure où il est quelque peu averti de l'état actuel des questions traitées), mais il reste entravé par l'option prise et par la division fort scolastique du travail, éternel apanage de la tradition universitaire, qui donne la mesure du cloisonnement de la matière et l'impression d'un manque d'aspiration à la totalité et à la vitalité dans la réflexion théorique. L'avantage de cette option est une lecture et une assimilation aisées, ce qui, vu la masse de documents qui nous parvient, n'est pas à dédaigner.

J.J.D.

EHRLICH, Paul, R., *La bombe P, 7 milliards d'hommes en l'an 2000*, Fayard, Les amis de la terre, Paris, 1972.

Le professeur P.-R. Ehrlich est un des principaux animateurs du mouvement *Zéro Population Growth* qui milite pour une forme généreuse de néomalthusianisme.

me. Il a écrit le livre qui fait l'objet de ce compte rendu dans le but d'attirer l'attention de ses lecteurs sur les problèmes de démographie galopante qui affectent l'humanité au XX^e siècle et en particulier sur le retard que prend la production alimentaire dans le Tiers Monde par rapport à l'accroissement de sa population.

Pour le professeur d'athénée qui enseigne les problèmes démographiques, ce livre constitue une mine de documents récents sur les résultats des mesures prises par les différents Etats en faveur de la régulation des naissances, sur la réalité du potentiel mondial des terres cultivables, sur le caractère hypothétique de l'exploitation des richesses des océans et autres panacées comme la culture sur nappes de pétrole, les nourritures synthétiques, la production de céréales à superprotéines et les problèmes de pollution et de détérioration de notre environnement.

Le livre se termine par une analyse des mesures collectives et individuelles que les privilégiés des pays riches doivent prendre s'ils veulent éviter une catastrophe qui se traduirait par une recrudescence du taux de mortalité, des épidémies et par une destruction irrémédiable de l'environnement, sans compter les risques de tension accrus causés par le gouffre s'étendant entre les pourvus et les non-pourvus.

R. R.

HAMMAN, A., *La vie quotidienne des premiers chrétiens*, 95-197, Paris, Hachette, 1971.

L'intérêt de cet ouvrage vient de ce que la confrontation de l'antiquité païenne et de l'antiquité chrétienne fut rarement entreprise du point de vue quotidien.

L'étude débute par une description de l'environnement pour déboucher sur l'organisation intérieure de l'Eglise.

Le cadre géographique, les voies et moyens de pénétration, le milieu social, les métiers, la condition de la femme... sont autant d'éléments, minutieusement analysés, qui situent et contribuent à éclairer la vie quotidienne des premiers chrétiens.

Soulignons la présence dans cet ouvrage de deux cartes relatives au II^e

siècle : l'une répertorie les auteurs chrétiens ; l'autre, les Eglises.

Une *mini* ligne du temps (95-200) reprend à la fin du volume les principaux faits de l'histoire générale, de l'histoire de l'Eglise, les auteurs profanes et chrétiens ainsi que les principaux ouvrages cités. Contenant de nombreuses citations, bien informé en de nombreux domaines, cet ouvrage a sa place dans la bibliothèque des professeurs et des élèves de nos classes supérieures.

L.D.K.

COMMEAUX, Ch., *La vie quotidienne chez les Mongols de la conquête (XIII^e siècle)*, Hachette, Paris, 1972.

Faut-il accorder crédit à certains historiens pour lesquels l'aventure mongole aboutit à la paix mongole (la *pax mongolica*) comparable à la *pax romana* ou faut-il retenir les propos des chroniqueurs terrifiés par ces peuples nomades fonçant vers les civilisations sédentaires de la Chine, de l'Iran et de l'Europe ? L'auteur, qui connaît très bien le problème, nous décrit ce peuple tout à fait adapté au milieu de la steppe (nourriture, vêtements, habitat, organisation sociale clanique, rapports de féodalité, croyances religieuses, etc.). Il semble que l'on puisse y trouver à peu près tous les documents connus actuellement. La fulgurante conquête de Gengis Khan s'achève en décadence. Celle-ci est due partiellement à l'évolution matérielle. En effet, au XIV^e siècle, l'équilibre entre forêts, prairies et désert disparaît, ce qui ne va pas sans créer de multiples problèmes. Mais il y a aussi une évolution spirituelle très importante. Les notables mongols abandonnent les coutumes et les habitudes de la steppe : ils se slavisent en Europe, s'iranisent en Asie et adoptent l'islam ou le bouddhisme en Chine. Cette attitude finit cependant par créer un fossé entre le groupe dirigeant et le peuple. Les raisons de l'échec mongol sont à classer en trois catégories : l'empire mongol se veut universaliste, mais continue à être gouverné comme une famille ; il se prétend œcuménique, mais est ravagé par les querelles et l'égoïsme des clans ; les guerriers jadis fiers de leur qualité de nomades copient les vaincus dans tous les domaines. La situation expliquera la réaction violente des peuples conquis. Truffé de textes fort divers, très informé en de nombreux do-

maines, cet ouvrage a sa place dans la bibliothèque des professeurs et des grands élèves, car il restitue une vision plus équilibrée et plus exacte du phénomène mongol.

P. B.

WOLOWSKI, Alexandre, *La vie quotidienne en Pologne au XVII^e siècle*, lettre-préface de Marc Blancpain, 8 - 350 p., Hachette Littérature, Paris, 1972.

Cette excellente étude nous présente un vaste tableau synoptique de la société polonaise au XVII^e siècle allant de l'analyse des rapports complexes du roi et de sa noblesse jusqu'aux divertissements et aux plaisirs des jours de fêtes. Elle s'étend sur des problèmes aussi diversifiés que le « déluge » d'invasions tartares ou autres et l'état de la médecine à cette époque ; elle analyse aussi bien le sentiment religieux, dans le cadre de la Contre-Réforme par exemple, que les superstitions ou la sorcellerie, voire même ce simple désir de merveilleux avec lequel les gentilshommes polonais du XVII^e siècle — campagnards pieux et robustes — paraissent familiarisés « comme une tribu africaine ». Voilà pour les sujets traités.

Quant au cadre chronologique, l'auteur s'en explique dès son avant-propos. Monsieur Wolowski a préféré le XVII^e siècle à l'« Âge d'Or » des dix décades précédentes, car au XVI^e siècle, la Pologne subit, comme le reste de l'Europe, les assauts humanistes de la Renaissance et de la Réforme : c'est le « Grand Siècle » polonais, c'est celui de Copernic... En comparaison, le tableau général des cent années suivantes apparaît comme sombre et affligeant, même comme une période de décadence : mais c'est paradoxalement le moment où ce pays, se libérant des influences extérieures, constitue sa personnalité nationale. Celle-ci s'incarne dans l'omniprésence de la « nation noble » tranchant sur le reste de la population non seulement par son statut et les privilèges qu'elle a arrachés à la royauté mais aussi par une mentalité, par un style de vie qui trouvera son épanouissement dans le *sarmatisme*.

Signalons enfin que ce livre contient une carte de la Pologne au XVII^e siècle mentionnant les villes de plus de vingt mille habitants et les territoires perdus à cette époque ainsi qu'une chronologie

sommaire des événements de 1572 à 1696.

Disons pour terminer que le lecteur ne manquera d'être charmé par l'humour, la puissance d'évocation, les nombreuses anecdotes — tantôt touchantes, tantôt colorées mais toujours intéressantes —, les explications sociologiques du vocabulaire courant... qui font de cette œuvre un ouvrage à lire tout d'une traite.

J.P.F.

DIVERS

HEFFER, Jean *Les origines de la guerre de Sécession*, Dossiers Clio, Presses universitaires de France, Paris, 1971.

La collection « Dossiers Clio » poursuit le même but que la collection « U 2 » chez A. Colin.

Elle présente, sous la forme la plus condensée possible, une série de documents assez peu connus concernant un problème précis ; ici, les origines de la guerre de Sécession. La formule est heureuse, car elle permet, au professeur comme à l'étudiant, de se faire une rapide idée générale d'un phénomène historique. Le danger, inhérent au système, réside dans l'utilisation de petits caractères, dans l'aspect touffu de l'ouvrage, issu du souci de fournir le plus d'informations possible.

L'auteur, après une préface montrant la complexité du problème, présente des textes par un encart en italique. Les textes eux-mêmes émanent des chefs de file des partis en présence et d'historiens de la guerre. Ils mettent parfaitement en évidence le dualisme des causes du conflit, à la fois économiques et idéologiques.

Une bibliographie en fin d'ouvrage permet au chercheur intéressé de poursuivre son étude.

M.S.H.

MONTEL, P., *Toute la photographie, pratique, esthétique, applications modernes*, Larousse, Montel, Paris, 1972.

Le désir de fixer l'image est aussi vieux que le monde. Il y a 150 ans que Niepce réalisait son premier document photographique. Depuis lors, bien des étapes ont été franchies, et la photographie s'est imposée dans des domaines aussi nom-

breux que divers : distraction, sciences, etc. L'auteur se refuse par ailleurs à distinguer la photo d'amateur de la photo professionnelle. Il a y de bonnes photos et il y a de mauvaises photos. L'ouvrage réalise alors l'inventaire du matériel offert actuellement sur le marché. Pour chaque objet, (appareil photographique, films, filtres, accessoires fort divers, etc.) l'auteur présente un tableau résumant les modes d'utilisation, les avantages de cet accessoire et les problèmes posés par son emploi. Les deux parties (les aspects techniques et les applications) sont illustrées de documents des meilleurs photographes internationaux actuels. Ce livre peut rendre de grands services à tous ceux qui doivent réaliser une documentation personnelle qu'ils souhaitent originale.

P. B.

BRUNET, R. et FREMONT, A., *La Bretagne*, Collection *Découvrir la France*, Paris, Larousse, 1972.

Ce premier volume d'une nouvelle collection (qui doit en compter 22) nous aide à découvrir une région ardente et complexe : la Bretagne. Véritable guide culturel, touristique, économique, cet ouvrage constitue avant tout un guide humain.

Soucieux de la documentation relative aux problèmes étudiés dans le cadre de l'enseignement rénové, deux chapitres ont particulièrement attiré notre attention : le premier : *les campagnes bretonnes* nous fait assister à la mort de « l'agriculture de papa » ; le second : *des petits bourgs aux villes modernes* montre la transformation de la physionomie des villes. Deux chapitres qui fourniront aux professeurs de nombreux nouveaux documents à exploiter avec leurs élèves.

Une iconographie magnifique, remarquablement bien choisie et de nombreuses cartes font de ce premier volume une documentation unique pour comprendre à la fois le passé, le présent mais aussi les perspectives d'avenir de cette région.

L.D.K.

E. RABOFF, *Diego, Rodriguez de Silva y Vélasquez, L'art pour les enfants*, Genève, 1972.

Adaptation française d'une initiation à l'art des grands peintres destinée aux en-

fants de six à dix ans, ce livre a été écrit par un peintre, critique et amateur d'art, donc par un spécialiste qui possède au plus haut point l'art d'adapter son érudition à la sensibilité des enfants. En couleurs, abondamment illustré, imprimé en grandes capitales, ce fascicule d'une trentaine de pages est centré sur l'étude de la personnalité historique et artistique du peintre Vélasquez.

En termes simples et saisissants Raboff analyse chaque tableau, estampe ou dessin, il explique les symboles et suggère des interprétations possibles. Il transmet au lecteur (de tout âge) un véritable sentiment de découverte.

R. R.

HAUSMAN, René, *Les Tricheurs*, coll. *La comédie animale*, Marcinelle-Charleroi, Paris, Montréal, Bruxelles, Sittard, Ed. Dupuis, 1972.

HAUSMAN, René, *Les Resquilleurs*, coll. *La comédie animale*, Marcinelle-Charleroi, Paris, Montréal, Bruxelles, Sittard, Ed. Dupuis, 1972.

Les resquilleurs, sont des mammifères, des oiseaux, des poissons, des insectes qui sont tantôt des parasites sans scrupules : le coucou qui va pondre ses œufs dans le nid des oiseaux d'autres espèces, le renard qui s'installe de force dans le terrier des blaireaux, l'ichneumon et le pompille, insectes qui pondent leurs œufs sur le corps de proies vivantes et dont les larves trouvent leur provende dans la chair vive de leurs hôtes ; tantôt des bienfaiteurs bénévoles comme l'aigrette, des passagers clandestins ou des hôtes inoffensifs.

Les tricheurs sont ceux qui connaissent le pouvoir de se transformer, de jouer la comédie au gré des exigences de la vie ou de leur humeur. Il s'agit du caméléon, des chenilles, de la plie, de l'hermite, etc.

L'auteur est aussi l'illustrateur du livre et d'une manière à la fois scientifique et humaine il fait apparaître les types les plus variés d'animaux groupés selon leurs capacités physiques et leurs habitudes, leurs manies, leurs qualités et leurs défauts.

Un supplément intitulé « Si vous voulez en savoir plus » comporte des fiches techniques concernant les principaux animaux évoqués.

En 1973 paraîtront du même auteur aux éditions Dupuis « Les Précurseurs » et « Les Chasseurs ».

Les ouvrages de cette collection prétendent former une encyclopédie et s'adressent avant tout aux étudiants du secondaire mais aussi aux adultes qui veulent approfondir leurs connaissances du monde naturel. Les nombreuses illustrations en couleurs en font des ouvrages vivants et colorés.

R. R.

DUCHE, J., *Le premier sexe*, R. LAFONT, 498 p., Paris, 1972.

Le premier sexe, est pour J. Duché, le sexe féminin. L'auteur en remontant les siècles montre que si, presque partout, l'homme s'est efforcé de réduire les pouvoirs de la femme, il fut souvent très loin d'y parvenir.

Le livre commence par une petite histoire de la sexualité animale, puis J. Duché étudie la sexualité chez les peuples primitifs avant d'aborder les grandes civilisations. Si la femme du XX^e siècle

veut avorter librement, l'auteur prétend qu'elle veut aussi utiliser les hommes comme des objets interchangeable, ne voit que servitude dans l'amour et la maternité, et que de ces faits elle n'a pas dépassé le stade de la rébellion infantile contre la mode de papa. Il semblerait que l'auteur qui écrit chaque semaine l'éditorial de « Elle », malgré toutes les lettres qu'il reçoit de ses lectrices, ne connaît pas les vrais problèmes de la femme, ou en tout cas, de toutes les femmes. Tout en faisant confiance à la femme, en reconnaissant qu'elle doit s'accomplir dans sa vie intellectuelle, sociale, professionnelle, comme dans sa vie intime, Jean Duché nous semble cependant méconnaître les structures de notre société, qui traditionnelle et réactionnaire, n'est pas encore prête à « libérer les femmes ». La dernière phrase de ce gros volume, agréable à lire, nous fait penser à une morale bourgeoise, du juste milieu, comme le voudrait Aristote : « Contenons-nous l'un de l'autre ».

J. D.